

La tour qui cache le ciel

par

Alexandra Kinge

La petite femme avait peur. C'était la première fois qu'elle allait partir de son village du Nord pour se rendre dans une grande ville. Sur des photos éparpillées devant elle, elle regardait les formes des bâtiments sans comprendre. Tous lui semblaient plus grands les uns que les autres. On lui avait dit que là-bas les gens sont si bruyants que parfois on ne peut pas s'entendre parler. Moi, je venais d'une de ces villes, un Blanc perdu dans l'étendue blanche. J'avais rencontré son fils Jay alité depuis deux semaines à cause d'une hernie. Il tenait absolument à me présenter à sa mère, qui, après avoir passé toute sa vie dans le Grand Nord, était sur le point de partir pour la ville de Winnipeg. Jay avait peur de ce voyage et simplement, il m'avait demandé de l'aider à convaincre sa mère de ne pas partir.

La petite femme avait peur parce qu'on lui avait dit qu'elle allait prendre l'avion. Les oiseaux qui volaient avaient plus de charme, mais se faisaient rares lorsque la température atteignait les -40°. La petite femme était née sur une contrée éloignée et gelée, à une époque où l'on passait l'hiver dans des maisons de glace. En grandissant, elle avait vu son peuple nomade se regrouper en un seul village, celui de Baker Lake à l'ouest de la baie d'Hudson. Moi, j'avais atterri là en plein hiver. Médecin remplaçant pour trois mois, je ne connaissais encore rien des habitants de ce village.

J'avais froid et je voyais que personne ici n'avait peur du froid, l'habitude sans doute. La petite femme, elle, savait qu'il s'installait pour longtemps chaque nouvelle année qui passait depuis qu'elle était enfant. Elle aimait le sentir vivre

en elle. Comme une seconde peau, il la recouvrait. Elle se souvenait de son enfance lorsque la maison changeait d'aspect extérieur à chaque hiver. D'une simple tente en été, on se protégeait de glace en hiver. Aujourd'hui, les maisons chauffées les avaient remplacés, et la lampe à l'huile de phoque avait disparu.

Dans le village, tout le monde parlait de son voyage. «J'ai fait un rêve», m'a-t-elle dit un jour. Et avait ajouté à faible voix: «Un feu si grand, des formes hautes, il fait fondre la neige de tout le village». J'avais lu que chez certaines nations, le rêve est un point essentiel de la vie spirituelle. Il a une valeur annonciatrice, et la personne qui fait ce rêve doit alors se lancer dans la quête de son sens. Partir pour identifier l'objet de son songe, partir loin de sa communauté, c'est ce que la petite femme avait décidé de faire, malgré la distance et son âge avancé. Je m'imaginai difficilement le pouvoir des songes et ne comprenais pas vraiment pourquoi elle voulait partir, mais je respectais ce choix. Personne de son âge n'avait jamais quitté le village, elle serait la première. La petite femme me parlait du temps où elle avait vu des étrangers pour la première fois. Ils lui avaient paru si grands; ils parlaient une autre langue et ils n'aimaient pas le froid. J'étais un des rares visiteurs à Baker Lake, et elle me comparait souvent à ces hommes d'une autre époque. Pour se faire comprendre, ils faisaient parfois des dessins. La petite femme, alors seulement une enfant, avait vu dessiné une forme haute qui avait l'air de toucher le ciel. Aujourd'hui, elle avait fait ce rêve dans lequel elle revoyait cette même forme. Pour elle, il n'y avait pas de doute, elle irait voir ce que ces gens avaient appelé: «la tour qui cache le ciel».

J'essayais, sans grande conviction, d'effrayer la petite femme pour qu'elle ne parte pas. Je lui parlais des villes, des grandes tours, du monde qui se pressait, des voitures, de la pollution, des millions de gens qui vivaient entassés dans des banlieues sans vie. Tout ce que la petite femme pouvait imaginer en quantité, c'était à la rigueur des poissons. Les anciens racontaient dans le village l'histoire d'un jeune homme qui, un jour, était parti à la chasse et avait vu des centaines de poissons qui sautaient hors de l'eau. Depuis, lorsqu'elle devait compter des choses trop nombreuses, elle pensait à des poissons. J'avais tenté de lui expliquer combien

faisaient des milliers. Mais, pour elle, il n'y avait que les poissons qui comptaient. Elle m'avait regardé bizarrement, j'avais continué mon explication. Elle avait fini par comprendre que cela faisait beaucoup de poissons.

Il y avait peu de préparatifs à faire pour son voyage. L'itinéraire avait été préparé par ses fils qui rêvaient eux aussi de partir voir la grande ville, mais qui préféraient offrir cette chance à leur mère. Pourquoi me demander de la retenir, si l'on préparait son départ? Je n'obtenais pas de réponse. La petite femme, elle, ne se souciait que de son habillement. Elle voulait être parfaite pour son voyage. Elle n'avait pas beaucoup d'objets qui lui appartenaient, mais elle n'avait jamais accepté de se séparer de la robe qu'elle avait portée à son mariage et, depuis, à chaque occasion importante. Elle se souvenait encore de la fabrication de la robe et combien cela lui avait pris de temps pour que les dessins de fleurs paraissent si réalistes. Alors que la toundra reprenait des couleurs pendant les courts mois d'été, elle avait été chercher les plus belles fleurs qu'elle avait fait sécher. Par la suite, sa sœur l'avait aidée à les dessiner sur une longue robe de peau. Chaque détail du pétale était reproduit avec une grande précision et rehaussé de perles de couleurs. Le tout donnait l'impression que les fleurs avaient été posées délicatement sur la robe. Elle la sortit de la poche en peau dans laquelle elle la conservait; devant ses yeux renaissait la femme qui l'avait portée, une jeune femme aux cheveux longs et au sourire joyeux.

Aujourd'hui, la robe semblait avoir rétréci, et il lui fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour pouvoir rentrer son petit corps, devenu plus large, dans sa robe. Lorsqu'elle y arriva, elle me sourit; elle avait encore l'air enchanteur de la jeune fille que j'imaginai amoureuse et rayonnante. Ses cheveux étaient encore longs et soyeux, ils tombaient parfaitement sur sa robe devenue étriquée. Peu de femmes portaient encore des robes traditionnelles à Baker Lake; les couleurs des fleurs se retrouvaient aujourd'hui sur des habits en matières synthétiques. Seul l'hiver était inchangé malgré les années passées; il était bien installé, fidèle à lui-même. À quelques jours de son départ, et comme au premier jour de son union où elle avait porté sa robe, elle ne savait pas ce qui l'attendait.

Elle partait pour l'inconnu, ce qui la guidait était enfermé dans son rêve. Nous échangeions des signes, des mots plus que des paroles, des sourires et des larmes aussi.

Chaque nuit, les images lui revenaient et devenaient de plus en plus fortes, la flamme grandissait, et la tour cachait de plus en plus le ciel. Elle se réveillait souvent, prise de peur, au milieu de son rêve. Son songe n'avait jamais eu de fin, m'avait-elle dit. Le chef du village ne l'aida pas beaucoup. Il ne pouvait que comprendre sa volonté de partir et ses craintes. La petite femme se demandait si elle reviendrait. Le chef aurait souhaité la rassurer, mais il avait sans doute aussi peur qu'elle. Alors qu'elle s'apprêtait à le quitter, il l'avait retenue et lui avait tendu une petite besace en peau. La petite femme l'avait regardé avec étonnement. Elle voulait ouvrir le petit sac tout de suite, mais elle avait peur d'être trop émue devant lui. Le soir, elle m'avait montré la besace, et j'avais vu des larmes dans ses yeux.

Pendant la semaine qui lui restait avant de partir, elle continua à vaquer à ses occupations. Je participais avec elle à toutes les activités du village. On parlait beaucoup de la petite femme et de son rêve. Ses fils, chez qui les traditions anciennes côtoyaient la modernité, avaient peur pour leur mère et venaient souvent lui rendre visite, l'un après l'autre. La rumeur du village disait qu'elle avait laissé son esprit entre les mains du voyageur fou qui n'était jamais revenu et que je devais essayer de la convaincre de rester. Je n'étais que médecin, j'avais soigné Jay, et gagné sa confiance, puis celle de sa mère. J'avais envie de comprendre cette femme, mais à mesure que je m'adaptais à sa vie, je sentais que je n'avais pas le droit de la retenir. Je voyais dans ses yeux qu'elle était déjà partie, que personne ne pourrait l'arrêter. Mais les anciens, eux, se remémoraient l'histoire du voyageur fou Itanuk, qui, après un rêve qu'il avait fait, était parti à la recherche de ce que son esprit avait vu. Personne n'avait jamais su ce qu'il cherchait, et Itanuk n'était jamais revenu au village. C'était sans doute cela qui préoccupait les anciens, le chef et les enfants de la petite femme.

Il ne restait maintenant plus que deux jours à la petite femme avant son départ en avion. Le voyage serait long et fatigant, mais la petite femme était calmement déterminée. De

son village de Baker Lake, elle devait prendre un avion pour se rendre à Rankin Inlet et, de là, prendre un autre avion pour atterrir à Winnipeg. Un de ses fils était venu lui rendre visite et avait écrit une adresse sur un bout de papier. Il s'agissait d'un centre d'hébergement pour Inuit où elle pourrait trouver de l'aide et un refuge pendant quelques jours. Elle regardait le bout de papier avec l'adresse, le billet d'avion, et ses yeux passaient de l'un à l'autre. Son fils lui serra la main et lui sourit. Elle connaissait les noms prononcés par ses fils; ils lui en avaient déjà parlé, mais elle ne savait à quoi ils correspondaient. Ils lui avaient montré les villes sur une carte, lui avaient expliqué le trajet. Les noms résonnaient dans sa tête, et des images tentaient de se former, mais rien ne les rattachait à ce qu'elle connaissait. De la fenêtre de sa petite maison, elle voyait l'étendue infinie de la toundra sans un arbre, sans aucun bâtiment assez haut pour rompre l'immensité du paysage sans relief. Son monde se résumait à cela, le ciel à perte de vue, immense, séparé de la terre par un mince fil d'horizon. Toujours, elle voyait à perte de vue. Aujourd'hui, le vent du Nord, qu'aucune montagne ne venait détourner de sa route, soulevait la neige qui dansait et tournait. Plus loin, il n'y avait que l'horizon qui s'ouvrait à son regard, un ciel plus grand que la terre. Elle s'apprêtait bientôt à découvrir un autre monde, celui vertical des grandes villes.

Le matin du départ, certains curieux s'étaient regroupés sur le lac gelé, attirés par le bruit du *Beaver* que l'on pouvait entendre de très loin lorsque le vent se taisait. L'avion descendait lentement du ciel, d'abord petit point sur l'horizon et maintenant engin dont la carcasse brillait dans le soleil infailible de janvier. L'acier scintillant de l'avion donnait l'impression que le ciel s'était chargé de deux soleils. L'avion était venu pour ravitailler le village, bien sûr, mais aussi pour prendre quelques passagers dont la petite femme faisait partie. Les quelques villageois réunis admiraient l'atterrissage du *Beaver* alors que la petite femme restait impassible, trop emportée par le dessein de son long voyage. Je ne l'avais pas retenue, personne n'avait vraiment pensé à l'empêcher de partir. «Le rêve est un objet plus fort que la volonté», avait fini par me dire Jay. La présence de quelques anciens et du chef du village ne faisait que confirmer cette pensée.

Il était maintenant midi, et le soleil se trouvait à son point le plus haut dans le ciel. En montant dans l'avion, la petite femme regarda l'étendue de neige blanche qu'elle laissait derrière elle et ferma les yeux, éblouie par la réflexion du soleil sur la toundra blanchie. Elle rouvrit les yeux et fixa l'horizon; la neige se soulevait et le ciel s'emplit d'un épais brouillard blanc. Elle referma ses yeux et se laissa conduire par moi dans l'avion, comme une aveugle. Je l'assis à son siège, lui attachai la ceinture de sécurité. Elle sentit tous mes gestes qui l'entouraient et des larmes coulèrent silencieusement sur ses joues. Elle tenait fort dans ses bras la petite besace que lui avait donnée le chef, sa main s'accrochait à son billet d'avion. Elle me regarda, et me dit quelque chose que je ne pus comprendre. Je lui pris ses mains et les posai sur mes joues. Je ne regrettais pas de la voir partir. Je compris seulement à ce moment-là qu'elle ne reviendrait pas. De son voyage, je ne peux qu'imaginer les étapes. L'avion qui devait l'amener à Winnipeg s'écrasa avant même d'arriver. Elle avait vu les tours et le feu dont elle avait rêvé. Une des hélices avait pris feu, une défaillance technique ou un oiseau. On ne le saura probablement jamais. Mais maintenant, chaque nuit dans mes rêves, je refaisais ce dernier voyage avec elle.

* * * * *

Elle se sentit observée. Les deux autres passagers qui se trouvaient déjà dans l'avion lui sourirent et lui dirent de ne pas s'inquiéter, que tout allait bien se passer. Un des deux blagua à propos de sa première expérience de vol: il avait eu tellement peur qu'il croyait mourir. Elle les regardait incrédule; aucun des deux hommes n'avait perçu qu'elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'ils disaient. Cette fois-ci, elle ne voulait pas faire l'effort de comprendre, comme elle avait pu le faire avec moi. Au milieu du bourdonnement des hélices, elle cherchait le silence pour accompagner son voyage. Les moteurs du *Beaver* étaient en marche, lentement la machine s'élança sur la neige, propulsée par ses hélices, elle commença à lever son nez et prit son envol. Au fur et à mesure que l'avion montait dans le ciel, la petite femme ne voyait plus de limite à cette ascension. Comme elle dut se sentir rassurée lorsqu'elle vit que, d'en haut, elle pouvait retrouver son horizon natal. Elle regardait le paysage de sa

contrée qui se dessinait sous ses yeux alors que les nuages se faisaient plus rares. En bas, il n'y avait que du blanc. Un drôle de pays, pensa-t-elle, où tout ce que l'on peut distinguer, ce sont les pylônes des fils électriques; des raies noires sur une mer de blanc. Ici et là, on pouvait encore observer des taches grises correspondant sans doute à quelque village isolé dans l'immensité du Nord. À cette époque, tous les lacs et rivières étaient eux aussi pris dans la glace. Que pensa-t-elle de cette contrée? La trouvait-elle belle prise dans la petite fenêtre de l'avion? Elle vit un mouvement sur la neige, un objet qui se déplaçait et qui laissait un nuage de poudre derrière lui. Elle pensa au fils de son cousin Joe qui venait lui rendre visite en *skidoo* parfois. Peut-être était-ce lui qu'elle voyait d'en haut? Pourtant, à mesure que l'avion avançait, elle perdait tous ses repères. Les lignes dessinées sur le sol ne lui disaient plus rien. Elle ne trouvait plus les marques qu'elle connaissait si bien à la sortie de son village, celles indispensables à quiconque qui se décidait de s'éloigner. Un brin de terre, un monticule de pierre, un *inuksuk*, un bout de bois planté dans l'immensité blanche en signe de repère. Elle s'accrochait à ce qu'elle croyait reconnaître, mais plus rien n'était assez familier; elle était perdue.

Dans le bourdonnement de la cabine, elle distingua la voix du pilote qui annonçait l'arrivée prochaine à Rankin Inlet. À ses oreilles, sans doute seul ce nom familier se détacha du reste de la phrase. Lentement, l'avion amorça sa descente, les points se transformèrent en maisons, en voitures, en humains, et la petite femme sentit son cœur battre un peu plus fort. L'avion se posa sur la piste. Elle se laissa entraîner par les autres passagers. Je l'imaginais perdue au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas. Que faire? Qui aller voir? Mécaniquement, elle montra son billet à une femme qui avait senti son désarroi et s'était dirigée vers elle. La femme la conduisit vers une salle d'attente. Y rester jusqu'à ce que son avion pour Winnipeg arrive. Elle attendait, son ticket dans une main, comme son fils lui avait bien dit de faire et dans l'autre, sa petite besace. Et si ce voyage était une erreur? Son rêve, oui, mais n'était-elle pas trop vieille pour ça? Elle n'eut pas le temps de penser. Elle aperçut le pilote qui parlait à une hôtesse qui la regardait. Les yeux inquiets de la petite femme l'avaient intriguée, c'est sûr. L'hôtesse cherchait son regard

pour lui sourire. On s'occupait d'elle, pensa-t-elle alors. Un peu rassurée, elle ferma les yeux.

Elle fut réveillée un peu plus tard par l'hôtesse qui la prit par le bras et l'amena au comptoir d'embarquement. Là encore, je la vois montrer son billet qu'elle tenait précieusement entre ses mains. Son regard s'arrêta sur la main jeune et fine qui s'avavançait vers la sienne pour lui prendre son billet. Lorsque son regard retomba sur les siennes vieilles par le froid, elle les cacha. Elle se laissa mener sur la piste de l'aéroport. Arrivée devant l'appareil, elle hésita un instant avant de monter les marches postées devant l'avion. Elle savait qu'elle ne pouvait plus reculer. Les gens s'agitaient derrière elle, ils passaient devant elle maintenant, elle sentait que ses jambes fléchissaient. Elle prit peur, les paroles du village résonnaient dans sa tête; elle était folle. L'hôtesse qui la vit perdue lui parla, la petite femme ne comprenait pas, elle ne pouvait plus rien comprendre. Elle cherchait du regard des visages connus, elle était perdue. J'aurais aimé être là pour la rassurer. Comme la voix douce de l'hôtesse a dû lui faire du bien. Elle monta les marches et s'installa à son siège. Tout se passa dans une sorte de brouillard. Elle sentit l'avion qui avançait et prenait de la vitesse. Comme la première fois, l'avant se leva, et bientôt la terre n'était plus qu'une tache vue du ciel. La nuit était tombée, et la petite femme ne pouvait plus rien voir de sa fenêtre.

Elle ne pensait déjà plus à son rêve, elle ne savait pas ce qui l'avait amenée là. Qui était-elle au milieu de ces gens? Ils avaient tous l'air très affairé, penchés sur des feuilles où elle pouvait voir des courbes, des signes indéchiffrables et des dessins. Ils semblaient tous savoir où ils allaient. Elle aurait aimé comprendre la signification de ces messages que certains passagers regardaient avec tant d'attention. Elle avait toujours voulu ignorer ce monde si différent et, aujourd'hui dans un avion en plein ciel, elle pensait que peut-être elle aurait pu essayer un peu plus. Trop tard. Elle pensa à ses fils qui s'étaient ouverts à cet autre monde. Elle les voyait maintenant, ils arrivaient chez elle avec des papiers remplis de signes étrangers qu'elle devait signer. Elle avait appris à signer, c'était la seule chose qu'elle pouvait accepter; pour le reste, elle leur faisait confiance. Et à moi aussi, qu'elle avait accueilli

avec tant de simplicité, qu'elle avait considéré comme un de ses fils, moi qui devais l'empêcher de partir, mais qui avais compris en apprenant à la connaître, qu'elle devait faire ce voyage.

Elle regarda par la fenêtre et aperçut des points lumineux au loin. Il y en avait des milliers. Ils scintillaient en bas comme les petites flammes de la lampe à huile de phoque qu'elle utilisait, enfant, dans l'igloo. Elle revit le visage rassurant de sa mère penchée sur la lampe, qui, patiemment, entretenait les faibles flammes si précieuses. Elle ferma les yeux.

Dans un demi-sommeil, elle entendit la voix du pilote et rouvrit les yeux. Elle regarda immédiatement par la fenêtre, devant elle s'offrait le spectacle tant attendu: elle aperçut au loin la première tour de la ville et les flammes. Elle avait maintenant les yeux grands ouverts qui brillaient. Puis, elle comprit que les flammes qu'elle voyait ne venaient pas de la tour, mais qu'elles sortaient du moteur de l'avion. La suite est un enchaînement rapide. Elle essaya d'attirer l'attention de quelqu'un pour montrer la tour et les flammes, mais autour d'elle tout le monde paniquait, ses paroles ne formaient aucun son. Elles étaient coincées dans sa gorge. Les gens se levaient de leur siège, criaient, levaient les mains en l'air; la voix du pilote se brisait dans la folie de la scène, mais la petite femme était happée par la scène qui se déroulait à l'extérieur de l'avion. Elle se rappela alors les paroles des missionnaires de son enfance, l'espoir d'aller un jour au ciel. La petite femme sut qu'elle ne poserait plus jamais les pieds sur sa terre. L'avion prit de la vitesse et piqua en flèche dans sa descente finale. La petite femme ne regardait plus par la fenêtre. Au milieu des cris et des gestes désemparés des autres passagers, elle resta calme sur son siège. Elle ferma les yeux et laissa tomber sa petite besace, qui roula sur ses jambes. Sur son visage, on pouvait lire un dernier sourire; elle était heureuse.

Je ne suis jamais reparti de Baker Lake. Le médecin que je remplaçais n'est jamais revenu. Le village m'a accepté, les anciens m'ont respecté. Je commence à aimer l'hiver et ne plus en avoir peur. Je suis ici depuis trois ans maintenant, j'ai laissé derrière moi les villes, les grandes tours, le monde qui se presse, les voitures, la pollution et les millions de gens.